

« OBERMAN - DE QUEL DROIT ? »

Jacques Eglem

Quel personnage ce « Oberman » ! Tous les habitants du quartier le connaissaient, mais aucun ne savait son prénom. Il traversait les rues en tenue tyrolienne, plume au chapeau de feutre vert... braillant, quand il avait bu, un allemand rauque qui nous faisait peur ou qui, pour le moins, impressionnait les plus téméraires d'entre nous ; les gamins de ce quartier populaire éloigné du centre de la ville. Ce Marginal que la guerre avait dû abandonner là (c'est, du moins, ce que nous croyions) était notre voisin. Il occupait, de l'autre côté de la rue, un terrain vague sur lequel il avait construit une sorte de grande cabane qu'il partageait avec ses animaux : poules, lapins et une chèvre baptisée Irène, du prénom de ma mère. Chose qui déplaisait fortement à cette dernière !...

J'ai eu l'occasion d'être invité par Oberman, à visiter son logis, sous le prétexte d'aller voir la nouvelle portée de lapins. Pour mes yeux d'enfant, ce que je vis, était incroyable : On entrait par

une porte basse qui constituait la seule ouverture de cette grande cabane. Franchi le seuil, une suffocante odeur d'animaux me prit à la gorge... Oberman, habitué à cette puanteur n'éprouvait aucune « gêne respiratoire » (aucune gêne tout court...aussi). Pour tout mobilier, au fond de cet abri, une paille gisait à même le sol, entourée des clapiers et autres cages disparates ; Je feignis de marquer de l'intérêt pour les lapereaux que me présentait Oberman, m'étonnant plutôt de ce singulier habitat. Comment un homme pouvait-il vivre là, au milieu des animaux, sans hygiène, ni confort ? Avec qui conversait-il ? Avec ses poules ? Ses lapins ? Peut-être avec Irène qui m'avait accueilli, comme la maîtresse de maison, par quelques bêlements de bienvenue ; visiblement, à la grande satisfaction d'Oberman. Ce monde que je découvrais, éveillait dans ma conscience d'enfant un questionnement qui, évidemment, devait rester sans réponses : Qu'est-ce le bonheur ?... Où se situe la frontière de la normalité ?... Oberman est-il fou ?...

Aujourd'hui, je serais bien incapable d'ébaucher des réponses à ces interrogations d'enfant.

... La vie coulait tranquillement : insouciance de l'enfance. Oberman passait dans les rues chantant à tue-tête ou jurant en allemand... Jusqu'à ce dimanche où il advint ce qu'il me parut être une catastrophe épouvantable et qui allait bouleverser, à jamais, la vie de ce quartier tranquille :

Ce matin-là, j'entendis des cris de dispute qui venaient de « chez Oberman ». Aussitôt, je grimpai au prunier du jardin pour me tenir aux premières loges, sans toutefois être vu, dissimulé par l'épais feuillage. Simple curiosité (?) qui me révéla le motif de la querelle qui opposait deux gaillards à notre pauvre Oberman en guenille et qui paraissait accablé. Il s'agissait d'expulsion du terrain illégalement occupé ! Mon opinion était qu'Oberman était, ici, chez lui, depuis le temps,

(immémorial à mes yeux) qu'il occupait cette friche dont personne ne faisait cas ! Dès cette réflexion faite, je fus résolument du « camp d'Oberman ».

Ce qui suivit je n'aurais ni voulu le voir, ni l'entendre. Le ton de la discussion monta d'un cran. Les injures fusèrent en allemand et en français ... le moins raffiné. C'est à cette occasion que j'appris qu'Oberman « parlait le français »...Après les invectives et les cris vinrent les coups portés par les deux hommes et qui s'abattirent sur le pauvre bougre. Sous ses yeux larmoyants, fut allumé un feu dans lequel on jeta, une à une, ses affaires. Il courait de l'un à l'autre pour tenter de sauver quelques objets voués au brasier. « Salauds !, pas ça ! » résonne encore dans ma tête. Le sommaire mobilier, les cages et les clapiers furent vite consumés. On passa à la cabane que l'on démonta planche après planche qu'on précipita dans les flammes dont le crépitement couvrait, maintenant, les pleurs d'Oberman assis et résigné. Résigné, je le fus aussi ; le combat était perdu. Je descendis du prunier pour ne plus voir ce champ de bataille. Un malaise intérieur m'envahit. Je m'enfermai dans une pièce adjacente au garage, dans laquelle je savais que je ne serais pas dérangé pour remettre en place mes idées et tenter d'apaiser le trouble qui me bouleversait... Mais point d'apaisement, au contraire, les questions se télescopaient dans mon esprit. Qui avait raison ? Les deux hommes qui voulaient récupérer le terrain dont ils étaient, certainement, les propriétaires ? Oberman, qui avait profité de cette friche pour y déposer ses valises, ne nuisant à personne ? Quelle était la responsabilité de chacun dans ce drame ? Les méthodes musclées étaient, certes, condamnables, mais il faut savoir qu'Oberman ne répondait plus à leurs courriers. Je l'avais vu ; depuis quelques temps, il vidait directement le contenu de sa boîte aux lettres dans la bouche d'égout toute proche ! Oberman aurait pu se montrer plus conciliant et raisonnable : il savait qu'il aurait dû quitter les lieux depuis longtemps déjà. Et moi... planqué dans mon arbre, je n'ai rien

fait pour stopper ce déchainement de violence insupportable ; trop petit : bonne excuse... J'aurais pu prévenir mes parents, mais je craignais de connaître, par cœur, leur réponse : « Ne nous mêlons pas d'affaires qui ne nous regardent pas ; c'est une source d'ennuis ».

Incapable d'apporter de réponses claires et carrées comme je les aimais déjà, je décidai d'attendre (lâchement ?) quelques années que, la sagesse aidant, je puisse calmer le tourbillon des idées contradictoires qui agitaient mon cerveau de 9 ans.

44 ans plus tard... je n'ai toujours pas obtenus de « réponses carrées » !

Pauvre Oberman qu'est-il devenu ? Hôpital psychiatrique ? Errance ? Retour vers une hypothétique famille ?...

La friche a été rasée pour faire place à ... un parking où les voitures sont parfaitement alignées (cela me fait penser au film de Jacques Tati « Mon oncle »).

Depuis, je songe souvent à ce petit drame ordinaire et me viennent, alors d'autres questions sans réponses : Qu'est-ce qui était juste ? Qui avait le droit ? Quel droit ? Celui issu de la justice ? De la morale ? De la vertu ? Le différend avait-il été réglé ?...

A 9 ans, je pensais que la sagesse apporterait des réponses.

A 53 ans, l'histoire d'Oberman m'interroge davantage.

*Est-ce cela la sagesse ?*

Jacques Eglem

08/07/2014